

LETTRE DE M. COILLARD AU DIRECTEUR DE LA MAISON  
DES MISSIONS

Schoschong, 30 janvier 1879.

Bien cher Monsieur Casalis,

Votre affectueuse lettre du 10 septembre est venue nous chercher dans le désert du Khalahari et nous est arrivée comme de l'eau fraîche à des personnes altérées et lasses. Ce fut un grand soulagement pour nous de savoir que vous n'avez cessé de nous suivre par vos pensées et par vos prières. J'avais, je le savais bien, pris une grande responsabilité sur moi ; mais j'avais l'intime conviction du devoir. Aujourd'hui nous sommes de retour ; les résultats de notre voyage n'ont pas été aussi positifs que je l'aurais désiré, et puis nous avons creusé des tombeaux au Zambèze.... Oui, hélas ! et pourtant, je vous l'affirme, je ne voudrais pas ne pas avoir fait ce voyage.

Ma seule préoccupation, et la cause d'une grande tristesse, c'est la situation financière de notre Société. Ce qu'en disent un ou deux numéros du journal qui me sont parvenus, et ce que vous m'en révélez vous-même, cher Monsieur, me décourage et me confond. Ce malheureux *déficit* est-il maintenant l'odieux boulet que nous sommes condamnés à traîner ? Faut-il donc que nous soyons réduits à végéter dans un coin de l'Afrique pendant que de si vastes horizons s'ouvrent devant nous ! Le mouvement général qui entraîne l'Eglise vers l'Afrique centrale, nous entraîne aussi et d'une manière irrésistible. Ceux qui ont le privilège de nous devancer, nous crient : En avant ! en avant ! et nous, nous crions à ceux qui nous suivent : En avant ! en avant ! C'est là le mot d'ordre sur le champ de bataille. Hélas ! de France on nous crie : « Déficit ! déficit ! arrêtez ! déficit !... » Sous cet étouffoir du déficit,

il n'y a plus de courage, plus d'enthousiasme, plus de progrès, et j'allais ajouter plus de *foi* possibles. Nos pères savaient sacrifier joyeusement et leurs fortunes et leurs vies pour leur Sauveur. Pourquoi donc faut-il que le Maître, qui aujourd'hui ne demande point des chrétiens français le sacrifice de leurs vies, soit réduit à mendier d'eux de quoi soutenir une œuvre qu'il voudrait étendre ! Cher Monsieur Casalis, de grâce, effacez des pages de votre journal cette affreuse tache que vous appelez le *déficit* ; donnez-nous de meilleures nouvelles, dites-nous que l'esprit missionnaire s'accroît au sein de toute cette Eglise protestante de France que nous chérissons, et nous reprendrons courage. Pardonnez-moi si, en vous écrivant, je me suis laissé aller et ai déversé le trop-plein de mon cœur.

Qu'aurez-vous dit en recevant ma dernière de Seshéké et de Leshoma ! Voilà des dates dans notre vie missionnaire que ni ma femme ni moi ne pourrions jamais oublier. En sus de tout ce que nous y avons souffert et de toutes les expériences que nous y avons faites, c'est là que reposent les pionniers des Eglises du Lessouto. C'est bien mystérieux que Dieu ait retiré à Lui Eléazare, Khosana et Bushman (1), trois des quatre aides que j'avais pris dans mon troupeau de Lérivé. Fono est le seul qui ait survécu. Vous ignorez peut-être que c'est en réponse à un appel fait à mon Eglise qu'ils s'offrirent à nous accompagner. Ce fut une réunion solennelle et mémorable que celle où ces trois hommes, mettant leurs personnes et leurs vies au service de Dieu, adressèrent à l'Eglise émue leurs dernières exhortations et leurs adieux. Le Seigneur a accepté leur sacrifice.

En Eléazare, nous avons perdu un conseiller sûr et un ami précieux. Sa mort a été pour nous une affliction personnelle. Ma consolation, c'est d'avoir pu, pendant sa maladie et ses

---

(1) Aucun d'eux n'avait le titre de catéchiste. On verra que Bushman était mort à Schoschong. (Note des Réd.)

derniers jours, lui prodiguer tous les soins dont j'étais capable dans nos tristes circonstances. Si, à Lérivé, mes rapports officiels avec lui avaient quelquefois laissé à désirer, à cause d'un malentendu, en voyage, c'était tout le contraire. Croiriez-vous que, pendant les dix-huit mois que nous avons voyagé ensemble, jamais le moindre nuage n'est venu, même un instant, troubler nos rapports ! Je vous l'ai dit, il avait une haute idée du *devoir*. Son ardente affection, son dévouement, ses attentions délicates pour ma femme et ma nièce surtout, nous l'avaient rendu cher. Son lit de mort, si calme, si radieux, a été le digne couronnement d'une si belle période de sa vie. Sa mémoire nous sera toujours en bénédiction. C'est un grand privilège que le Seigneur m'ait permis de le soigner et de lui fermer les yeux. Quelle âme ardente que la sienne ! Comme il avait à cœur le succès de notre expédition ! C'est à ses instances que j'ai cédé en l'envoyant à Seshéké tout seul. Il y fit pendant six semaines l'œuvre d'un bon évangéliste.

Il avait gagné la confiance et l'affection de tout le monde. Quand nous le rejoignîmes à Seshéké, il renouvela ses instances pour que je l'envoyasse tout seul porter mon message au roi des Barotsis. Et quand je lui montrais les dangers d'une telle entreprise, il me répondait avec un sourire et une conviction irrésistibles : « C'est l'œuvre du Seigneur, qu'importe si nous mourons pour lui ? » Il eut du moins la joie d'apprendre avant de mourir que le pays des Barotsis nous était ouvert.

A Leshoma, notre dernier soin fut de graver le nom de notre cher Khosana sur le tronc de l'arbre qui ombrage son tombeau. Nous quittâmes cet endroit le 13 novembre, à dix heures du soir, par un temps de pluie et de vent. Nous dûmes séjourner quelque temps à Déka, près des sources de la rivière de ce nom. Nous voyagions avec grande difficulté, faute de mains expérimentées. Fono, quoique indisposé, prit le fouet d'Eléazare, et un jeune Morotsi que j'avais loué prit

le poste de Fono, devant mon attelage, tandis qu'un autre de la même nation prit celui de Khosana. A mi-chemin, Andrease vint de Schoschong à notre rencontre avec des bœufs, et la triste nouvelle que Bushman, que nous avons laissé convalescent, lui aussi était mort. Nous venions d'apprendre qu'on le considérait comme guéri. Vous pouvez comprendre le choc que nous reçûmes et ce que fut notre rencontre avec les gens que nous avons laissés à Schoschong !

Mon pauvre Bushman ! je ne pouvais pas croire qu'il fût mort. C'est un garçon qui a été plus de douze ans avec nous. Il nous avait suivis à Natal lors de notre exil. Je l'avais envoyé avec notre fidèle Jonathan qui retournait dans son pays, près de Valdézia, et quand notre expédition se prépara à partir de là, il s'offrit à « paître nos bœufs. » Et ce n'était pas un vain mot de sa part. Jamais bêtes ne furent mieux soignées. A quelque heure, par quelque temps qu'on dételât, il prenait joyeusement sa javeline et son livre, si c'était de jour, son manteau, si c'était de nuit, et parlait. Il n'était pas rare qu'il passât des nuits entières et tout seul à soigner et à faire paître nos bœufs dans des forêts hantées par des lions. Il ne se plaignait ni du froid, ni de la chaleur, ni de la fatigue, ni même de la faim, et je trouvais quelquefois qu'on aurait pu avoir plus d'égards pour lui. S'il était triste, un mot d'affection le relevait, car lui aussi était sensible à l'affection. Il était fidèle dans les petites choses ; que de fois en le regardant n'ai-je pas désiré du fond de mon cœur d'être un berger aussi fidèle que lui ! Bushman ne brillait pas comme Khosana par son intelligence et son caractère enjoué. Il apprenait difficilement, et, bien que déjà d'un certain âge, il s'asseyait à l'école avec de tout petits enfants et préférait s'instruire plutôt que de gagner de l'argent. Tous ses parents étaient et sont encore païens, et, bien que sans ressources, sans ami, et souvent même mal accueilli par certains chrétiens, il avait gagné droit de cité parmi eux par son étonnante persévérance. Quel triste retour trois deuils nous pré-



parent au Lessouto ! Je suis heureux de dire que Fono est devenu sérieux et paraît sincèrement chercher le Seigneur.

J'oubliais de vous parler d'un compagnon de voyage que nous avons eu à notre retour du Zambèze. C'est un explorateur portugais, un officier, le major de Serpa Pinto. Il était entré en Afrique à la tête d'une expédition scientifique par Benguela. Ses deux associés le quittèrent au Bihé pour aller plus au nord, pendant que lui allait étudier les sources de la Chobé. Il arriva chez les Barotsis et se préparait à se diriger vers le Lualaba, quand tous ses porteurs, au nombre de cent cinquante, l'abandonnèrent. Il n'avait plus avec lui que trois hommes, trois petits garçons et deux femmes. Ne pouvant se procurer une escorte chez les Barotsis et atteint de la fièvre, il se trouvait dans le plus grand embarras. Ce fut alors qu'il entendit parler de nous, et qu'il obtint du chef des canots et des rameurs pour venir nous trouver. Pendant que j'étais le garde-malade de notre cher Eléazare à Seshéké, ma femme prodiguait ses soins au major de Serpa Pinto. Il était bien malade. Mais des soins assidus, un meilleur régime, du repos, amenèrent enfin un heureux changement de corps et d'esprit dans son état. Nous lui offrîmes l'hospitalité dont des voyageurs sont capables, une place dans notre voiture. Son érudition et son amabilité naturelle en firent un agréable compagnon de route. Nous considérâmes que c'était un vrai privilège que de pouvoir, au nom de notre Société, montrer quelques égards à un homme aussi distingué. Il nous a quittés depuis dix jours pour se rendre directement à Prétoria, de là à la Côte pour l'Europe. Nous nous séparâmes avec le plus grand regret. Son départ laisse un vide parmi nous. C'est un des plus chaleureux amis de l'Afrique que j'aie encore rencontrés. Ses travaux ne peuvent manquer, par leur importance, d'attirer l'attention tant du monde scientifique que du public religieux. Depuis qu'il nous a quittés, il a eu toutes sortes d'aventures : wagon embourbé jusqu'aux essieux, culbuté, brisé ; rivières débordées, etc. Le pays, du côté du

Limpopo et du Marico, n'est qu'une affreuse fondrière. Aussi s'est-il empressé de nous le faire savoir, afin que nous prenions une autre route.

Au Transvaal, c'est la guerre avec Kethoayo et Sékoukouni. Chez les Matébélés, c'est la mort, le meurtre, croit-on, d'un capitaine Patterson et d'un autre officier envoyés en mission diplomatique auprès de Lo-Bengula par sir Th. Shepstone et accompagnés du fils aîné du missionnaire Thomas. C'est une affaire sur laquelle plane encore un grand mystère. Les marchands qui sont dans le pays sont retenus prisonniers par Lo-Bengula qui fait, dit-il, des enquêtes au sujet de certains faux bruits qu'ils auraient répandus, ce qui amènera, à ce qu'on pense, leur expulsion totale du pays des Matébélés. Il n'y a plus aucune sécurité dans cette contrée. On a pillé impunément un des marchands qui jusqu'ici avait joui de la plus grande popularité. On assure que Lo-Bengula médite une attaque contre les habitants de ce pays ; Khama se prépare à le recevoir, il rassemble son bétail et ses gens et il établit des avant-postes. Plusieurs commerçants sont partis et les autres se tiennent prêts à le faire. Nous nous mettrons en route lundi, s'il plaît à Dieu : d'ici là, il est encore possible que nous recevions des lettres du Lessouto. Nos longs voyages ont sensiblement altéré la santé de ma femme ; le séjour que nous avons fait ici n'a pas été un repos pour nous ; loin de là. Adieu, à vous et aux vôtres.

Votre affectionné de cœur,

F. COILLARD.

